Ami du Clergé du 7 décembre 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — XLIX. Dimanche dans l'octave de Noël : La paternité de Dieu, 353.
Pour le Nouvel An. — Que la Paix soit avec vous, 354.
Fête de l'Epiphanie. — I. La règne du Christ arrive tous les jours, 355.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CIX. Henri VIII et le schisme anglican, 357.
Retraite préparatoire à la communion privée. — Pour la première communion de petits enfants, 358.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

XLIX

(Dimanche dans l'Octave de Noël)

LA PATERNITÉ DE DIEU

Mes frères,

La liturgie de ce dimanche est tout imprégnée de la pensée de la naissance du Christ et de la grandeur du témoignage qu'elle nous donne de l'amour divin à notre égard. Cette venue du Christ parmi les hommes, dans le grand silence de la nuit, non pas seulement de la nuit des cieux, mais de la nuit des âmes, est un mystère si magnifique, si merveilleux, qu'il ne peut rien se concevoir de plus grand. C'est ce que souligne déjà l'Introït, en un texte qui est emprunté au Livre de la Sagesse. La Collecte, à son tour, nous fait demander une fructification abondante du glorieux mystère, dans nos esprits et dans notre vie entière, car il serait bien inutile que le Verbe divin se soit incarné et soit venu nous enseigner à bien vivre, si cela ne changeait rien aux mœurs des hommes !

Mais c'est l'épître et l'évangile qui renferment les enseignements les plus importants de ce dimanche.

I. — *L'épître : Nous sommes fils de Dieu*

S. Paul écrit aux chrétiens de Galatie, c.-à-d. aux Gaulois installés en Asie, mais qui appartenaient bien à la même race que celle qui forme le fond de la population française.

Dans ce passage, l'Apôtre esquisse à grands traits l'évolution du sentiment religieux dans l'histoire des hommes. La religion a toujours existé, les historiens sont d'accord pour le reconnaître, mais dans les temps antérieurs au Christ, cette religion était faite surtout de crainte devant Dieu, de sentiment de culpabilité et d'impuissance, de servitude à l'égard des rites destinés à apaiser la divinité. Ces caractères se remarquent aussi bien dans les diverses religions païennes que dans la religion des Juifs, dite religion mosaïque, malgré sa supériorité éclatante sur les autres.

Et c'est ce que S. Paul rappelle :

« Mes frères, tant que l'héritier est enfant, il ne diffère en rien d'un esclave, bien qu'il soit le maître de tout ; mais il est soumis à des tuteurs et des éducateurs jusqu'au temps marqué par le père. Ainsi, nous-mêmes, lorsque nous étions enfants, nous étions sous l'esclavage des rudiments du monde. »

Il décrit la situation du Juif avant la venue de Jésus-Christ : le Juif pieux avait toujours peur de n'avoir pas rempli tous les rites, accompli tous les gestes obligatoires, offert tous les sacrifices imposés par la loi, et il multipliait les purifications, il ne voyait de salut que dans l'accomplissement méticuleux de toutes les prescriptions légales, en sorte que selon un autre mot de S. Paul, « la lettre tuait l'esprit », c.-à-d. que l'observance extérieure prenait le pas sur la vie intérieure et sur le sentiment profond d'union à Dieu.

Mais un changement immense s'est opéré par la venue du Christ. Nous ne saurions trop méditer ce passage. C'est toute la philosophie de l'histoire religieuse qui s'y trouve résumée :

« Mais lorsque fut venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, assujetti à la Loi, pour qu'il rachetât ceux qui étaient sous la Loi, afin que nous recevions l'adoption filiale. »

La mission de Jésus a donc un but que Dieu veut atteindre. Ce n'est pas sans motif que le Fils de Dieu est descendu sur la terre. Dieu ne fait rien sans raison, tout se tient dans les desseins de sa sagesse infinie : Dieu n'a créé le monde que pour l'homme ; il n'a créé l'homme que pour en être aimé filialement ; il n'a permis la chute originelle de l'homme en Adam que pour motiver la venue d'un Rédempteur ; il n'a envoyé ce Rédempteur, son propre Fils, que pour reconquérir en nous des fils que le péché lui avait enlevés. Telle est la logique secrète des œuvres de Dieu, c'est une logique de bonté, de miséricorde, de magnificence, une logique de pur amour !

Aussi, lorsque S. Paul considère ce plan divin, on sent que son cœur déborde de joie et de fierté, et qu'il ne désire qu'une chose : de nous faire partager ses propres sentiments :

« Et parce que vous êtes des fils, dit-il, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie « Abba ! Père ! » Ainsi, nul n'est plus esclave, mais fils. S'il est fils, il est aussi héritier selon Dieu. »

La voilà bien la grande révolution chrétienne : elle a changé du tout au tout nos relations avec Dieu. Elle nous a fait des fils, alors que nous étions des créatures, des serviteurs, des esclaves coupables. Elle nous a appris à prier en ces termes : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Elle nous a conféré

des droits à l'héritage céleste, donnant ainsi à notre vie terrestre un sens, un prix divins.

Il n'est pas de leçon plus importante pour nous, auprès du berceau de Jésus.

II. — *L'évangile : Jésus le signe de discrimination*

L'évangile du jour nous apporte des pensées analogues, car tout est convergent et harmonieux dans nos saintes Lettres.

S. Luc, informé sur ce point par Marie elle-même, nous rapporte que lorsque Jésus fut apporté, quarante jours après sa naissance, au Temple de Jérusalem, selon la loi juive, il se trouva, sur les pas de Marie et de Joseph, portant l'Enfant-Dieu, un saint vieillard, nommé Siméon, qui prophétisa ainsi au sujet de Jésus :

> « Voici que cet Enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël et comme un signe qui suscitera la contradiction. »

Etait-il possible de résumer d'avance la vie de Jésus, en termes plus précis et plus dramatiques ?

On voit bien, ici, que le destin des hommes est désormais lié à leur position à l'égard de Jésus. Il est donc bien le centre des choses, le nœud des siècles humains. Chacun sera jugé d'après ce qu'il aura choisi d'être envers Jésus. Ceux qui croiront seront ressuscités par lui, ceux qui ne croiront pas seront condamnés à cause de lui ! Et Jésus ne cessera, dans la suite, de redire cet avertissement décisif. L'Evangile sera la charte du salut pour les uns, le code de la sentence de réprobation pour les autres. Jésus sera « un signe en but à la contradiction ». Il l'a été en effet. Toute son histoire terrestre l'atteste. Il l'a été dans sa vie et surtout dans sa mort ; il l'a été après sa mort ; il l'est encore de nos jours ; il le sera jusqu'à la fin des temps.

C'est son rôle. non qu'il soit venu pour condamner ; il n'est venu que pour sauver ! Mais l'homme reste libre de son choix envers lui. Il ne contraindra personne. Chacun prendra position librement. Ou l'amour, ou la haine, ou l'indifférence, pire peut-être que la haine. Jésus sera l'appel aux forces spirituelles, l'aspiration vers Dieu, vers l'Infini, vers le ciel, vers l'amour. Mais au fond des cœurs, il y aura lutte entre ces hauts sentiments et les tentations de la chair, de l'intérêt et de la jouissance terrestre. Tel sera le drame de la vie humaine, et la venue de Jésus, loin de lui enlever de son acuité, l'a rendu au contraire plus poignant, plus pressant, plus redoutable, en raison même des clartés nouvelles que l'Evangile du Christ nous a apportées.

Notons aussi ce mot du saint vieillard Siméon, adressé particulièrement à la mère de l'Enfant-Dieu :

> « Et, à vous-même, un glaive de douleur vous percera l'âme, afin que les pensées de nombreux cœurs soient dévoilées. »

C'est toujours la même doctrine : la position de chacun envers Jésus sera le grand test. C'est là que les pensées secrètes des cœurs se feront voir. Mais Siméon y joint une note spéciale de tendresse envers la Mère car il comprend qu'elle sera associée aux souffrances de son Fils ! L'Eglise n'a pas oublié cette prophétie. Elle a associé, en effet, les souffrances de la Mère à celles du Fils, la dévotion à la Mère à la foi au Fils.

L'évangile cite encore l'épisode de la prophétesse Anne, cette sainte veuve qui confirma les paroles de Siméon, en parlant de Jésus « à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël ».

* *

Ces récits de l'évangile contiennent tant de suggestions, que nous ne pouvons que les indiquer d'un mot, mais les âmes réfléchies aimeront à les approfondir et nous retiendrons surtout que Jésus est l'unique salut du genre humain, qu'en dehors de lui et de son Evangile, il n'y a pour l'homme que vaines poursuites, vains calculs, vains espoirs, tandis que lui seul a pour nous des promesses d'éternité. Faisons donc en lui un grand acte de foi et d'amour. Ainsi soit-il.

POUR LE NOUVEL AN

QUE LA PAIX SOIT AVEC VOUS

Mes frères,

Quand un évêque dit la messe, au lieu du *Dominus vobiscum,* il adresse aux fidèles ce souhait qui lui est réservé, comme s'il était plus exquis et plus divin encore, le souhait du ciel à la terre à Noël, de Jésus ressuscité à Pâques : « *Pax vobis :* Que la paix soit avec vous. »

Fût-il téméraire pour un simple curé d'emprunter un mot que la liturgie réserve aux évêques, je le trouve si opportun et si juste que je résume dans ce mot tous les vœux que je vous adresse : Que la paix soit avec vous.

I

Je vous souhaite la paix intérieure des âmes, ce sentiment de satisfaction intime, festin continuel, bien incomparable qui naît de la conscience du devoir accompli. Que cette paix divine qui surpasse tout sentiment garde vos esprits et vos cœurs dans le Christ Jésus.

Je vous souhaite la paix dans vos familles. Entre époux, frères et sœurs, parents et enfants, les prévenances et la patience, la confiance et la concorde, le dévouement et les bons offices. Une famille où l'on s'aime est un vrai paradis. Le travail s'y transforme en joie. La peine, partagée entre tous, s'y adoucit et s'y apaise. — Et je souhaite que dans ce paradis des familles unies, Dieu envoie beaucoup d'anges, messagers de joie et d'a-

mour. En 1950 nous avons eu quatre enterrements et neuf baptêmes. Je souhaite que cette année et les années suivantes nous apportent ainsi plus du double de naissances que de décès, afin qu'il y ait moins de larmes et davantage de sourires et de joies dans les foyers rajeunis.

Je vous souhaite la paix dans la paroisse. Une paroisse est aussi une famille. Vous êtes nés sur le même sol. Vous avez grandi ensemble. Vos maisons et vos champs se touchent. Après avoir cheminé côte à côte dans les sentiers de la vie, après avoir prié dans la même église, communié à la même table sainte, vous irez un jour reposer à l'ombre de la même croix. Tous les chrétiens sont frères, mais des chrétiens de la même paroisse sont doublement frères. Je vous souhaite de le comprendre, m. ch. paroissiens, et de mieux pratiquer cette belle chose : la fraternité chrétienne.

Je vous souhaite la paix dans la nation, entre français. Naguère le danger commun nous rapprochait et faisait régner entre tous les défenseurs d'une même cause l'union sacrée.

Aujourd'hui encore, bon gré mal gré, nous sommes rapprochés par les difficultés extraordinaires de l'après-guerre, nous avons des intérêts solidaires, une tâche commune, et notre devoir, la condition de nos succès c'est de rester unis.

II

Faut-il encore nous souhaiter la paix entre nations, voire même la paix entre alliés d'hier. — La situation, hélas ! reste troublée et menaçante. Les conflits d'intérêt ont succédé aux luttes sanglantes, ils en préparent peut-être de nouvelles. Non, la justice et la paix ne se sont pas encore donné le baiser fraternel qui garantirait notre sécurité et la tranquillité des peuples. « La paix qui a été inscrite dans les traités, disait jadis Benoît XV, n'a pas été accompagnée de la paix des âmes. » Que dire aujourd'hui ou les principaux traités ne sont pas signés ?

La paix, la vraie paix, qui la donnera ? Les hommes politiques qui se concertent et discutent ? les économistes qui cherchent la solution des problèmes formidables posés par la guerre ? les soldats qui montent la garde aux frontières ? Oui, certes, mais à une condition trop oubliée, c'est que Dieu soit reconnu et adoré comme maître des nations, le principe de l'ordre et de la charité. Autorité, Droit, Justice, Ordre, autant de mots, rien que des mots, si l'idée de Dieu ne leur donne un sens et une valeur. Les nations et les gouvernements doivent s'en convaincre, Dieu leur manque.

III

C'est pourquoi je souhaite à tous en terminant la paix avec Dieu. C'est le premier et le dernier mot du bonheur. Il n'y aurait pas de difficultés entre les hommes, si l'harmonie parfaite régnait avec le bon Dieu. Pour retrouver le bienfait incomparable de son amitié, proposez-vous de le servir, de le prier, de l'aimer plus fidèlement. Au début de l'année 1950, une mission, déjà lointaine, rappelait à leur devoir religieux tous les chrétiens de la paroisse. Reprenez vos résolutions et sachez les tenir avec loyauté et courage. Pardonnez-vous vos offenses mutuelles. Soyez heureux d'entretenir entre vous le bon accord par l'indulgence de vos paroles et de vos jugements, l'empressement à vous rendre service et à vous témoigner un dévouement réciproque. Montrez-vous désintéressés et généreux dans l'emploi des biens que la Providence vous a départis. Ayez l'horreur du péché. Evitez le mal et pratiquez le bien.

* * *

Et si vous suivez ce programme de vie chrétienne, j'espère que mes souhaits de bonne année et de parfaite santé seront exaucés s'il plaît à Dieu ; mais à défaut des biens terrestres, vous amasserez un trésor de biens célestes et le bon Dieu vous donnera l'essentiel : le paradis à la fin de vos jours. Peut-il y avoir meilleur présage dans le prolongement d'une Année Sainte ? Ainsi soit-il.

FETE DE L'EPIPHANIE

I

LE RÈGNE DU CHRIST ARRIVE TOUS LES JOURS

Mes frères,

En 1926, la fête du Christ-Roi attira l'attention des chrétiens sur la Royauté du Christ, qui est le thème essentiel de la Liturgie : Royauté annoncée par l'Avent, célébrée par les fêtes de Noël, de l'Epiphanie, de Pâques, l'Ascension et par le temps liturgique après la Pentecôte, qui prépare et attend le retour triomphal du Seigneur.

Mais l'Epiphanie est, entre toutes, une fête royale. Le nom même le proclame : « Manifestation ». Ce mot était employé dans l'antiquité, pour désigner la visite que l'empereur romain faisait à une ville qu'il voulait honorer. La cité était illuminée et l'empereur lui conférait bienfaits et privilèges, surtout le droit de cité romaine. Ainsi le Seigneur Jésus viendra à la fin du monde pour célébrer son triomphe final. Mais l'avènement du Christ glorieux parmi nous, par anticipation mais d'une manière bien réelle, nous le chantons en ce jour... tout en désirant et en demandant qu'il vienne chaque jour davantage. *Adveniat Regnum tuum.*

I. — *Voici qu'arrive le Roi ! Venez, adorons-le*

C'est le thème de toute la messe, thème qui sera repris chaque jour, au début de l'office liturgique, par les prêtres et les religieux,

pour faire de l'Année entière une Adoration perpétuelle et un continuel chant d'amour au Christ-Roi, dans la joie de son avènement futur et déjà présent : *Venite, exultemus Domino...*

L'Introït chante l'avènement de Jésus : « Voici que vient le Souverain Seigneur. Et le règne est dans sa main, et la puissance et le commandement » (Mal., III ; I. Paral., XXIX, 19). S'il est venu dans l'humilité et le dénuement, pour nous enseigner par l'exemple, le chemin obligé de la gloire, il n'en est pas moins le Souverain Maître du monde. Il est couché dans la crèche et, au ciel, il resplendit comme le soleil. *Jacebat in præsepio et fulgebat in cælo.* D'ailleurs, même en ses abaissements, des signes éclatants révèlent la présence divine : la lumière et les anges de Bethléem, l'étoile qui guide les Mages. Déjà, le Christ-Roi est entré en scène. En la personne de ces grands savants de l'Orient venus l'adorer, il a reçu les hommages des peuples de l'univers qui, petit à petit, sont appelés à s'agréger au peuple de Dieu.

Mais, par delà cette scène historique, l'Eglise chante la manifestation toujours plus grande, du Christ, jusqu'au jour où il montrera la puissance de son empire sur tous les peuples rassemblés.

Le Ps. 71 exprime la gloire du roi de justice et de paix, et la reconnaissance de cette gloire à la fin du monde par l'univers entier.

Aussi la Collecte nous fait-elle demander la révélation de cette royale grandeur : « Faites qu'après vous avoir connu dès ici-bas par la foi, nous soyons admis à jouir de la claire vue de votre souveraine grandeur. »

Une prophétie d'Isaïe (LX) — tout le chapitre est inspiré d'un souffle poétique admirable — célèbre la gloire de la nouvelle Jérusalem, l'Eglise, radieuse de la splendeur de son Roi. Son cœur se dilatera, car les nations viendront à elle, « comme des colombes qui volent vers leur colombier. Ses portes seront toujours ouvertes, afin de laisser entrer chez elle les trésors des nations et leurs rois en cortège triomphal. Car les nations qui ne la serviront point périront. Mais la gloire du Liban viendra chez elle. Dieu fera d'elle la gloire des nations, la joie de toutes les générations. Au lieu d'airain, Dieu fera venir chez elle de l'or ; au lieu du fer, de l'argent ; au lieu du bois, de l'airain ; au lieu des pierres, du fer. Il lui donnera pour gouverneurs, la paix et pour magistrats, la justice. Il n'y aura plus de violence ni de ruines en ses frontières ; elle appellera ses murailles : Salut et ses portes : Louange. Son soleil ne se couchera plus et la lune ne se retirera plus ; car Dieu sera pour elle une lumière éternelle et les jours de son deuil seront achevés. »

En effet, comme le prophète l'a prédit et comme le chante le Graduel en un chant de triomphe, comme le cortège des peuples conduit par les Mages qui apportent l'or et l'encens et la myrrhe dans la splendeur, le règne du Christ va s'étendre jusqu'à la grande venue.

L'étoile brille comme une grande flamme. Les Mages l'ont vu, ils ont marché à sa clarté ; et ils sont venus offrir leurs présents avec leurs hommages. En eux toute l'humanité éclairée dans sa nuit par l'astre rédempteur vient dire son amour, sa joie, ses espérances.

II. — *C'est un Roi immolé ! Donnons-nous avec lui*

Il est relativement facile d'offrir ce que l'on possède, mais il est plus difficile de se donner soi-même. Car les offrandes des Mages furent splendides et dignes du Dieu auquel elles rendirent un hommage. Mais le don de leurs âmes signifié sous les symboles de l'or, de l'encens et de la myrrhe réjouit l'Enfant-Dieu, qui veut être servi en esprit et en vérité.

A la messe, sous des symboles non moins riches, car le pain, le vin, fruits de votre travail, expriment le don de vos personnes, de vos vies, un sublime mystère va s'accomplir entre les mains du prêtre. A la consécration, par les paroles sacramentelles : « Ceci est mon Corps ; ceci est le calice de mon Sang » le Christ Jésus, vient réellement à nous. Sans doute sa gloire divine est voilée, mais elle est présente. C'est l'avènement du grand Roi, en toute vérité.

Et pourquoi ce changement en une substance infiniment plus précieuse que l'or, en la substance du Corps et du Sang du Fils de Dieu incarné ? Parce que l'amour divin ne peut que se donner, ne veut que s'offrir et s'immoler, aujourd'hui comme autrefois à Bethléem et sur la Croix, pour les péchés du monde, pour les miens, pour les vôtres, pour ceux des morts et ceux des vivants.

« Ah ! regardez, Seigneur, supplie la Secrète, les dons de votre Eglise, d'un œil favorable. Ce n'est plus seulement l'or, l'encens et la myrrhe qui vous sont offerts, mais celui que signifient ces mêmes présents, celui qui s'immole et se donne en nourriture, votre Fils, Jésus-Christ, Notre-Seigneur... »

A l'Offertoire, nous lui apportons nos présents, nous unissons nos âmes aux sentiments de son Cœur, nous le prions ardemment que son règne arrive sur le monde, que son nom soit sanctifié...

A la Consécration, nous le prions de recevoir l'offrande de notre propre service et celui de toute l'Eglise, de garder nos jours dans la paix, de nous préserver de l'éternelle damnation et de nous donner part à la joie de ses élus, lors de son glorieux avènement final.

Enfin, à la communion, nous avons la joie de recevoir, en échange de nos humbles dons, celui de sa présence en nos âmes. Présence vivifiante, sanctifiante, fécondante, si nous avons soin de nous rendre dignes de la joie divine, transformante, divinisante. Les Mages reçurent les sourires de l'Enfant-Dieu et sa grâce dans leurs âmes. Nous sommes,

par comparaison avec eux, si privilégiés, audelà de ce que la langue peut exprimer. Sommes-nous assez reconnaissants ?

* *

« Dieu tout-puissant, accordez-nous de bien comprendre, par le regard d'un cœur devenu plus pur, ce que nous venons de célébrer dans un office solennel. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » *Amen.*

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

CIX

HENRI VIII ET LE SCHISME ANGLICAN

Nous allons passer en Angleterre, appelée alors « l'île des saints ». Ici encore, le schisme, puis l'hérésie vont faire de nombreuses victimes.

En somme, l'anglicanisme fut un fruit du despotisme. La révolution religieuse qui fut en Allemagne, en Suisse et en France l'œuvre de quelques esprits sincères et ardents, puis de princes ambitieux et cupides fut, en Angleterre, comme en Suède et en Norvège, accomplie par la seule volonté du souverain. Depuis Jean Wiclef (1320-1384), professeur à l'Université d'Oxford, tous les éléments de la révolte protestante existaient en Angleterre. C'est le caprice d'un prince, Henri VIII, dans une affaire moins qu'honorable pour lui, qui poussa son pays au schisme d'abord, c.-à-d. à la rupture avec Rome, puis à l'hérésie. L'Eglise anglicane, séparée de l'Eglise romaine, est née des passions du roi Henri VIII qui se sépara de Rome, pour pour pouvoir divorcer et épouser légalement une concubine, Anne de Boleyn.

* *

Henri VIII (1509-1547) était fils d'Henri VII Tudor. Il épousa, l'année même de son avènement au trône en 1509, à l'âge de 18 ans, avec dispense du pape Jules II, Catherine d'Aragon qu'il répudierait en 1527, après 18 ans d'union. Les premières années du règne furent glorieuses. Le jeune roi était séduisant. Sa jeunesse, ses bonnes grâces lui avaient gagné toutes les sympathies. « Sa Majesté, écrit l'ambassadeur vénitien, est le prince le plus charmant que mes yeux aient jamais vu. » A l'entrevue du « Camp du drap d'or » en 1520, avec François I^er^, les Français le trouvèrent « hault et droit, le plus joli prince qui ait jamais gouverné l'Angleterre ». On dit qu'à cette entrevue un grand luxe fut déployé, surtout par François I^er^. Le roi de France commit la faute d'éclipser Henri VIII par son faste et de s'aliéner ainsi ses bonnes grâces. « Henri, écrit un diplomate, surpasse tous ceux qui jamais portèrent une couronne. Heureux et béni peut se dire le pays qui possède un seigneur si digne et un si parfait souverain. » Hélas ! ces paroles font penser aux mots que Racine prête à Burrhus sur Néron :

> Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
> Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
> Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime.
> Je vois voler partout des cœurs à mon passage.

Oui, c'était le roi idéal, très pieux. Il assistait chaque jour à trois messes, parfois davantage, à l'office du soir : Vêpres et Complies. Mais il passait des soirées en mascarades, comédies, jeux et réjouissances diverses, voulant allier la pratique de la religion à la satisfaction de ses passions sensuelles. Cette « double vie » devait le conduire aux pires excès...

Ses beaux débuts n'eurent pas de suite. En 1526 il s'éprit d'une jeune irlandaise, Anne de Boleyn, dame d'honneur de la reine et songea à divorcer pour l'épouser. Clément VII qui régnait alors (1522-1534) refusa d'annuler le mariage du roi : « *Quod Deus conjunxit, homo non separet* ». L'Eglise n'a jamais transigé sur ce point. Henri VIII trouva dans Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry, un prélat complaisant qui, en 1533, déclara nul son mariage avec Catherine d'Aragon. Puis en 1534, sous l'influence de ce même archevêque, fut voté par le parlement l'Acte de suprématie proclamant la « Souveraine autorité spirituelle » du roi sur l'Angleterre. Dès lors, le roi devenait seul chef de l'Eglise d'Angleterre et jouissait ainsi des prérogatives qui, jusque-là, avaient appartenu au pape. C'était donc la réunion des deux pouvoirs entre les mains du souverain temporel. César voulait être le vicaire de Dieu. Cette loi devint immédiatement obligatoire sous peine de mort. Parmi les premières victimes, citons l'évêque de Rochester le cardinal John Fisher et le célèbre chancelier Thomas Morus, tous deux décapités en 1535. L'Eglise devait les canoniser en 1935.

Bientôt suivirent d'autres persécutions. Comme toujours : suppression des couvents, au nombre de 645, confiscation des biens ; ce qui n'empêcha pas la misère de s'accroître dans des proportions effrayantes ; destruction des reliques et de nombreuses images ou statues. On ne respecta pas même les monuments élevés à Cantorbéry à la mémoire de S. Augustin, l'apôtre de l'Angleterre au VII^e^ siècle et de S. Thomas Becket. Les deux châsses, enrichies au cours des siècles par la piété des fidèles, Henri les confisqua et fit brûler les ossements de S. Thomas Becket qui, au XII^e^ siècle, avait été archevêque de Cantorbéry et, lui aussi, grand chancelier. Henri VIII prétendait cependant demeurer catholique. Lui qui avait été proclamé par Léon X le « défenseur de la foi » — titre conservé par le roi d'Angleterre — pour avoir publié un mémoire où il réfutait les erreurs de Luther, définit par le « Bill des six articles », en 1539, les croyances qu'il entendait imposer à ses sujets. Le « *Credo* » royal était à peu près celui de l'Eglise catho-

pour faire de l'Année entière une Adoration perpétuelle et un continuel chant d'amour au Christ-Roi, dans la joie de son avènement futur et déjà présent : *Venite, exultemus Domino...*

L'Introït chante l'avènement de Jésus : « Voici que vient le Souverain Seigneur. Et le règne est dans sa main, et la puissance et le commandement » (Mal., III ; I. Paral., XXIX, 19). S'il est venu dans l'humilité et le dénuement, pour nous enseigner par l'exemple, le chemin obligé de la gloire, il n'en est pas moins le Souverain Maître du monde. Il est couché dans la crèche et, au ciel, il resplendit comme le soleil. *Jacebat in præsepio et fulgebat in cælo.* D'ailleurs, même en ses abaissements, des signes éclatants révèlent la présence divine : la lumière et les anges de Bethléem, l'étoile qui guide les Mages. Déjà, le Christ-Roi est entré en scène. En la personne de ces grands savants de l'Orient venus l'adorer, il a reçu les hommages des peuples de l'univers qui, petit à petit, sont appelés à s'agréger au peuple de Dieu.

Mais, par delà cette scène historique, l'Eglise chante la manifestation toujours plus grande, du Christ, jusqu'au jour où il montrera la puissance de son empire sur tous les peuples rassemblés.

Le Ps. 71 exprime la gloire du roi de justice et de paix, et la reconnaissance de cette gloire à la fin du monde par l'univers entier.

Aussi la Collecte nous fait-elle demander la révélation de cette royale grandeur : « Faites qu'après vous avoir connu dès ici-bas par la foi, nous soyons admis à jouir de la claire vue de votre souveraine grandeur. »

Une prophétie d'Isaïe (LX) — tout le chapitre est inspiré d'un souffle poétique admirable — célèbre la gloire de la nouvelle Jérusalem, l'Eglise, radieuse de la splendeur de son Roi. Son cœur se dilatera, car les nations viendront à elle, « comme des colombes qui volent vers leur colombier. Ses portes seront toujours ouvertes, afin de laisser entrer chez elle les trésors des nations et leurs rois en cortège triomphal. Car les nations qui ne la serviront point périront. Mais la gloire du Liban viendra chez elle. Dieu fera d'elle la gloire des nations, la joie de toutes les générations. Au lieu d'airain, Dieu fera venir chez elle de l'or ; au lieu du fer, de l'argent ; au lieu du bois, de l'airain ; au lieu des pierres, du fer. Il lui donnera pour gouverneurs, la paix et pour magistrats, la justice. Il n'y aura plus de violence ni de ruines en ses frontières ; elle appellera ses murailles : Salut et ses portes : Louange. Son soleil ne se couchera plus et la lune ne se retirera plus ; car Dieu sera pour elle une lumière éternelle et les jours de son deuil seront achevés. »

En effet, comme le prophète l'a prédit et comme le chante le Graduel en un chant de triomphe, comme le cortège des peuples conduit par les Mages qui apportent l'or et l'encens et la myrrhe dans la splendeur, le règne du Christ va s'étendre jusqu'à la grande venue.

L'étoile brille comme une grande flamme. Les Mages l'ont vu, ils ont marché à sa clarté ; et ils sont venus offrir leurs présents avec leurs hommages. En eux toute l'humanité éclairée dans sa nuit par l'astre rédempteur vient dire son amour, sa joie, ses espérances.

II. — *C'est un Roi immolé ! Donnons-nous avec lui*

Il est relativement facile d'offrir ce que l'on possède, mais il est plus difficile de se donner soi-même. Car les offrandes des Mages furent splendides et dignes du Dieu auquel elles rendirent un hommage. Mais le don de leurs âmes signifié sous les symboles de l'or, de l'encens et de la myrrhe réjouit l'Enfant-Dieu, qui veut être servi en esprit et en vérité.

A la messe, sous des symboles non moins riches, car le pain, le vin, fruits de votre travail, expriment le don de vos personnes, de vos vies, un sublime mystère va s'accomplir entre les mains du prêtre. A la consécration, par les paroles sacramentelles : « Ceci est mon Corps ; ceci est le calice de mon Sang » le Christ Jésus, vient réellement à nous. Sans doute sa gloire divine est voilée, mais elle est présente. C'est l'avènement du grand Roi, en toute vérité.

Et pourquoi ce changement en une substance infiniment plus précieuse que l'or, en la substance du Corps et du Sang du Fils de Dieu incarné ? Parce que l'amour divin ne peut que se donner, ne veut que s'offrir et s'immoler, aujourd'hui comme autrefois à Bethléem et sur la Croix, pour les péchés du monde, pour les miens, pour les vôtres, pour ceux des morts et ceux des vivants.

« Ah ! regardez, Seigneur, supplie la Secrète, les dons de votre Eglise, d'un œil favorable. Ce n'est plus seulement l'or, l'encens et la myrrhe qui vous sont offerts, mais celui que signifient ces mêmes présents, celui qui s'immole et se donne en nourriture, votre Fils, Jésus-Christ, Notre-Seigneur... »

A l'Offertoire, nous lui apportons nos présents, nous unissons nos âmes aux sentiments de son Cœur, nous le prions ardemment que son règne arrive sur le monde, que son nom soit sanctifié...

A la Consécration, nous le prions de recevoir l'offrande de notre propre service et celui de toute l'Eglise, de garder nos jours dans la paix, de nous préserver de l'éternelle damnation et de nous donner part à la joie de ses élus, lors de son glorieux avènement final.

Enfin, à la communion, nous avons la joie de recevoir, en échange de nos humbles dons, celui de sa présence en nos âmes. Présence vivifiante, sanctifiante, fécondante, si nous avons soin de nous rendre dignes de la joie divine, transformante, divinisante. Les Mages reçurent les sourires de l'Enfant-Dieu et sa grâce dans leurs âmes. Nous sommes,

par comparaison avec eux, si privilégiés, au-delà de ce que la langue peut exprimer. Sommes-nous assez reconnaissants ?

* *

« Dieu tout-puissant, accordez-nous de bien comprendre, par le regard d'un cœur devenu plus pur, ce que nous venons de célébrer dans un office solennel. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » *Amen.*

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

CIX

HENRI VIII ET LE SCHISME ANGLICAN

Nous allons passer en Angleterre, appelée alors « l'île des saints ». Ici encore, le schisme, puis l'hérésie vont faire de nombreuses victimes.

En somme, l'anglicanisme fut un fruit du despotisme. La révolution religieuse qui fut en Allemagne, en Suisse et en France l'œuvre de quelques esprits sincères et ardents, puis de princes ambitieux et cupides fut, en Angleterre, comme en Suède et en Norvège, accomplie par la seule volonté du souverain. Depuis Jean Wiclef (1320-1384), professeur à l'Université d'Oxford, tous les éléments de la révolte protestante existaient en Angleterre. C'est le caprice d'un prince, Henri VIII, dans une affaire moins qu'honorable pour lui, qui poussa son pays au schisme d'abord, c.-à-d. à la rupture avec Rome, puis à l'hérésie. L'Eglise anglicane, séparée de l'Eglise romaine, est née des passions du roi Henri VIII qui se sépara de Rome, pour pour pouvoir divorcer et épouser légalement une concubine, Anne de Boleyn.

* *

Henri VIII (1509-1547) était fils d'Henri VII Tudor. Il épousa, l'année même de son avènement au trône en 1509, à l'âge de 18 ans, avec dispense du pape Jules II, Catherine d'Aragon qu'il répudierait en 1527, après 18 ans d'union. Les premières années du règne furent glorieuses. Le jeune roi était séduisant. Sa jeunesse, ses bonnes grâces lui avaient gagné toutes les sympathies. « Sa Majesté, écrit l'ambassadeur vénitien, est le prince le plus charmant que mes yeux aient jamais vu. » A l'entrevue du « Camp du drap d'or » en 1520, avec François I^er^, les Français le trouvèrent « hault et droit, le plus joli prince qui ait jamais gouverné l'Angleterre ». On dit qu'à cette entrevue un grand luxe fut déployé, surtout par François I^er^. Le roi de France commit la faute d'éclipser Henri VIII par son faste et de s'aliéner ainsi ses bonnes grâces. « Henri, écrit un diplomate, surpasse tous ceux qui jamais portèrent une couronne. Heureux et béni peut se dire le pays qui possède un seigneur si digne et un si parfait souverain. » Hélas ! ces paroles font penser aux mots que Racine prête à Burrhus sur Néron :

> Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
> Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
> Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime.
> Je vois voler partout des cœurs à mon passage.

Oui, c'était le roi idéal, très pieux. Il assistait chaque jour à trois messes, parfois davantage, à l'office du soir : Vêpres et Complies. Mais il passait des soirées en mascarades, comédies, jeux et réjouissances diverses, voulant allier la pratique de la religion à la satisfaction de ses passions sensuelles. Cette « double vie » devait le conduire aux pires excès...

Ses beaux débuts n'eurent pas de suite. En 1526 il s'éprit d'une jeune irlandaise, Anne de Boleyn, dame d'honneur de la reine et songea à divorcer pour l'épouser. Clément VII qui régnait alors (1522-1534) refusa d'annuler le mariage du roi : « *Quod Deus conjunxit, homo non separet* ». L'Eglise n'a jamais transigé sur ce point. Henri VIII trouva dans Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry, un prélat complaisant qui, en 1533, déclara nul son mariage avec Catherine d'Aragon. Puis en 1534, sous l'influence de ce même archevêque, fut voté par le parlement l'Acte de suprématie proclamant la « Souveraine autorité spirituelle » du roi sur l'Angleterre. Dès lors, le roi devenait seul chef de l'Eglise d'Angleterre et jouissait ainsi des prérogatives qui, jusque-là, avaient appartenu au pape. C'était donc la réunion des deux pouvoirs entre les mains du souverain temporel. César voulait être le vicaire de Dieu. Cette loi devint immédiatement obligatoire sous peine de mort. Parmi les premières victimes, citons l'évêque de Rochester le cardinal John Fisher et le célèbre chancelier Thomas Morus, tous deux décapités en 1535. L'Eglise devait les canoniser en 1935.

Bientôt suivirent d'autres persécutions. Comme toujours : suppression des couvents, au nombre de 645, confiscation des biens ; ce qui n'empêcha pas la misère de s'accroître dans des proportions effrayantes ; destruction des reliques et de nombreuses images ou statues. On ne respecta pas même les monuments élevés à Cantorbéry à la mémoire de S. Augustin, l'apôtre de l'Angleterre au VII^e^ siècle et de S. Thomas Becket. Les deux châsses, enrichies au cours des siècles par la piété des fidèles, Henri les confisqua et fit brûler les ossements de S. Thomas Becket qui, au XII^e^ siècle, avait été archevêque de Cantorbéry et, lui aussi, grand chancelier. Henri VIII prétendait cependant demeurer catholique. Lui qui avait été proclamé par Léon X le « défenseur de la foi » — titre conservé par le roi d'Angleterre — pour avoir publié un mémoire où il réfutait les erreurs de Luther, définit par le « Bill des six articles », en 1539, les croyances qu'il entendait imposer à ses sujets. Le « *Credo* » royal était à peu près celui de l'Eglise catho-

lique : 1° Transsubstantiation, — 2° Communion sous une seule espèce, — 3° Célibat ecclésiastique, — 4° Validité des vœux de chasteté, — 5° Messe pour les âmes du Purgatoire, — 6° enfin, confession auriculaire. Des peines graves, y compris la corde et le bûcher, étaient décrétés contre quiconque y contreviendrait. Mais ce « *Credo* » ne pouvait être admis ni des catholiques dont le seul chef spirituel était le pape ; ni des protestants qui rejetaient la plupart des dogmes catholiques. Dès lors Henri VIII fit pendre les catholiques comme traîtres et brûler les protestants comme hérétiques.

* *

Mort d'Henri VIII. Une des conséquences de ces persécutions, de la suppression des monastères et de la confiscation de leurs biens au profit des grands, fut la misère des classes populaires.

Dès l'année 1540, le Parlement fut obligé de venir en aide à 57 villes, tombées en décadence par suite de la destruction des abbayes. Le paupérisme, une des plaies les plus hideuses de l'Angleterre pendant plusieurs siècles, date de la destruction des monastères et de la persécution. Telle était la situation de la Grande-Bretagne quand Henri VIII vieilli, bien qu'âgé seulement de 56 ans, apoplectique, menacé depuis longtemps d'une fin prochaine, mourut le 28 janvier 1547. Il avait régné 38 ans. La veille de sa mort il avait mandé le fameux Cranmer, l'archevêque apostat. Lorsque celui-ci arriva auprès du roi, Henri VIII était sans parole, presque sans connaissance. Tandis que le prélat l'exhortait à donner quelque signe de confiance à J.-C., le malheureux monarque ne put que lui étreindre la main dans un dernier élan de ses forces défaillantes. Ainsi mourut ce roi dont les débuts avaient été si heureux et qui avait laissé dans l'hérésie le royaume d'Angleterre et le monde anglo-saxon. Il avait épousé successivement six femmes, deux d'entre elles furent décapitées, par son ordre. Tel fut le fondateur de l'Eglise anglicane, voluptueux et cruel tout à la fois ! Dieu l'a jugé, quant à nous, prenons garde et restons fidèles à la Sainte Eglise notre Mère. *Amen.*

RETRAITE PREPARATOIRE
à la première communion des petits enfants
(7 à 8 ans)

SUGGESTIONS

On nous demande un plan de retraite. Désir difficile à exaucer ; car la préparation immédiate des petits enfants à la communion précoce semble devoir considérablement varier suivant les milieux auxquels appartiennent ces enfants. Il importe souverainement d'ailleurs, comme on l'a rappelé dans l'*Ami* à propos de la confession des enfants, que la communion précoce soit précédée de plusieurs semaines d'efforts, plusieurs confessions devant stimuler ces efforts et les orienter dans le sens de l'amour et du désir de Jésus-Eucharistie.

Nous supposerons donc fait ce travail préliminaire. Les quelques suggestions qui vont suivre, impliquent donc des enfants déjà suffisamment instruits pour leur âge de la sainte communion et préparés par des actes antérieurs de foi, de désir et d'amour. Mais c'est cette préparation intérieure que la retraite doit raviver dans leurs âmes.

La retraite ne saurait être conçue sur le modèle des retraites de communion solennelle. L'âge très tendre des enfants, leur mobilité naturelle, leur incapacité d'attention soutenue obligera le prêtre à modifier singulièrement le programme de la préparation. Trois jours semblent excéder les possibilités de ce jeune âge. Deux jours suffiront amplement et, dans ces deux jours, nous supposons une heure et demie le matin, après l'assistance à la messe ; l'après-midi, une heure et demie également — deux heures *s'il y a des confessions* — suivie du salut du saint sacrement, très court.

S'il y a des confessions. — L'idéal, à notre avis, serait que tous les enfants soient confessés huit jours avant la date de leur première communion. Cette confession aura été préparée avec soin, puisqu'elle sera déjà la suite et pour ainsi dire l'aboutissement de trois ou quatre confessions antérieures. Néanmoins la retraite ayant pour but de raviver la ferveur dans l'âme des petits communiants, il sera indispensable de les inviter à se représenter au confessionnal, la veille de la communion, pour recevoir une dernière absolution, exposer et corriger leurs ultimes inquiétudes de conscience, au besoin réparer ce qui aurait pu être défectueux dans les confessions précédentes. Aussi insérerons-nous dans la petite retraite un thème de préparation à cette ultime confession, qui doit être brève à la chapelle. S'ils sont trop nombreux, on peut les partager en deux groupes et convoquer les filles, par exemple, le dernier jour après l'instruction du matin, les garçons après l'instruction du soir ; où, s'il n'y a que des enfants du même sexe, les partager selon leur âge ou même selon leur désir.

Il est clair que ces suggestions peuvent encore être modifiées suivant diverses circonstances personnelles ou locales.

PREMIERE JOURNEE

I

Matin

Le désir de Jésus (1re partie), **doit exciter le désir des enfants** (2e partie).

1. — Le désir de Jésus sera le commentaire de cette parole du Sauveur : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous » (Lc., XXII, 15). — Rappeler tout d'abord aux enfants le mystère eucharistique : la dernière Cène, le pain changé au corps, le renouvellement de la Cène à la messe.

Si Jésus a voulu faire ce miracle et s'il veut que les prêtres, jusqu'à la fin du monde, le renouvellent à la messe, c'est pour venir dans votre cœur par la sainte communion. Jésus le désire beaucoup. Ce qu'il a dit à ses apôtres, il le dit tous les jours à tous les chrétiens, de tous les âges : « J'ai désiré d'un grand désir... » Il le répète aujourd'hui pour chacun de vous. D'avance, mes enfants, il vous voyait, puisque tout lui était connu, il savait que vous communieriez bientôt et, depuis plus de dix-neuf siècles, le bon Maître voyait venir ce jour avec joie. « J'ai dé-

siré d'un grand désir. » Figurez-vous un papa, parti depuis plusieurs années à la guerre ou retenu à l'étranger, comme il désire revoir ses enfants ! Jésus désire plus encore venir. en votre cœur....

2. — Au désir de Jésus, vous répondrez, vous aussi, par un grand désir de le recevoir. Depuis plusieurs mois vous pensez à ce beau jour de votre première communion et bien souvent vous avez dit à Jésus : « Mon Jésus, je désire vous **recevoir** ! » Aujourd'hui que le beau jour approche, dites-lui bien sincèrement : « Mon Jésus, je vous désire encore davantage ! » Votre désir sera bien meilleur, si vous le répétez aujourd'hui avec ardeur, si vous dites à Jésus : « Je vous désire beaucoup, beaucoup ! » Reprenons l'exemple de tout à l'heure, mais en l'appliquant à vous. Supposez que votre papa ou votre maman revienne d'un long voyage : vous savez que depuis un mois il est en route pour revenir près de vous. Chaque jour vous avez compté combien de jours vous séparaient encore de lui et, à mesure que l'heure du retour s'approchait, vous sentiez de plus en plus combien vous seriez heureux ! Et votre désir devenait de plus en plus ardent... Faites aujourd'hui de même avec Jésus. Les heures qui vont s'écouler jusqu'à votre communion doivent être des heures de désir ; et en répétant à Jésus, souvent, très souvent, que vous le désirez, vous lui montrerez que vous l'aimez de tout votre cœur.

II

Soir

La préparation de Jésus (1re partie) **appelle la préparation de l'enfant** (2e partie).

1. — Comment Jésus s'est-il préparé à venir en vous par la sainte communion ? Regardez bien la croix, où Jésus est attaché. Il vient de subir toutes les douleurs de sa passion, et les dernières gouttes de son sang coulent à travers ses plaies béantes. Il meurt,... tout est consommé... Ce grand sacrifice de la Croix, Jésus l'a voulu, mes enfants, pour venir en vous par la communion. S'il n'y avait pas eu le sacrifice du Calvaire, il n'y aurait pas eu le sacrifice de la messe. Comme Jésus vous a aimés !... Et encore, pour venir à vous dans la communion, il faut encore que Jésus s'abaisse et se fasse, pour ainsi dire, tout petit dans la petite hostie que vous allez recevoir. Quel renoncement de la part de Jésus, qui est votre Dieu, pour pouvoir venir à vous, qui n'est que sa petite, toute petite, créature !

2. — Si Jésus s'est préparé par le sacrifice et le renoncement, c'est dans le sacrifice et le renoncement que vous vous préparerez, que vous vous êtes déjà, je l'espère, préparés, à recevoir Jésus en vous. Quels petits sacrifices avez-vous faits déjà, quels petits sacrifices ferez-vous encore pour être toujours mieux préparés à recevoir le bon Jésus ? Le bon Jésus vous demande des **petits** sacrifices. Petits sacrifices sur vos petits défauts. Vous savez que vous êtes désobéissants : sacrifiez la désobéissance pour obéir à Jésus. Vous êtes peut-être gourmands : sacrifiez la gourmandise pour faire une petite pénitence agréable à Jésus qui a tant souffert pour vous. Vous dites parfois des mensonges : sacrifiez cette vilaine habitude, pour faire plaisir à Jésus qui voit tout et sait quand vous mentez. Vous êtes paresseux pour vous lever ou pour travailler en classe : sacrifiez cette mauvaise paresse et faites passer, par amour pour Jésus qui travaillait avec S. Joseph à Nazareth, l'amour du travail avant l'amour de l'amusement. Enfin, vous êtes batailleurs, méchants avec vos camarades, vos frères et sœurs. Sacrifiez bien vite cette méchanceté pour ressembler à Jésus, qui vous dit : Venez à mon école, car je suis doux et humble de cœur.

C'est en faisant beaucoup de petits sacrifices de ce genre que votre réparation sera excellente et que Jésus vous bénira avec amour.

DEUXIEME JOURNEE

I

Matin

Jésus veut venir souvent dans l'âme de l'enfant (1re partie) **et l'enfant doit vouloir communier souvent** (2e partie).

1. — Jésus veut visiter souvent vos âmes d'enfants par la sainte communion. N'a-t-il pas dit dans l'Evangile : « Laissez venir à moi les petits enfants... » Les parents les lui amenaient pour qu'il leur imposât les mains. Mais les apôtres, qui ne connaissaient pas encore suffisamment le bon cœur de Jésus, repoussaient les petits enfants, et c'est là que Jésus, au contraire, les faisait approcher en disant : « Le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent. » Le royaume des cieux, c'est là où règne le bon Dieu, et votre âme, mes chers petits, est un peu ce royaume, parce que, malgré vos petites infidélités de chaque jour, votre âme est encore bien pure et bien innocente. Cette pureté et cette innocence attirent les regards du divin Maître. Mais Jésus sait aussi que votre innocence et votre pureté seront plus tard bien en danger, plus tard quand de grandes tentations viendront vous pousser à de gros péchés qui chasseraient le bon Dieu de votre âme. Et, parce que Jésus vous aime beaucoup, il ne voudrait pas que vous soyez ainsi exposés à perdre l'amitié de Dieu. Et il sait que la communion fréquemment reçue et bien reçue vous préservera du péché grave, des tentations difficiles et assurera votre persévérance dans le bien. Aussi veut-il venir souvent dans votre cœur, afin que vous soyez toujours sages, purs, fidèles à votre devoir et courageux pour le remplir.

2. — Vous répondrez, mes enfants, au grand désir de Jésus. Vous vous direz : « Je veux rester toute ma vie fidèle à Jésus. Et je veux pour cela communier souvent, souvent. »

Qu'est-ce que cela veut dire : « Communier souvent » ? Chaque année ? comme l'Eglise l'impose par son commandement à tout chrétien ? Non, ce n'est pas assez pour un enfant qui veut aimer Jésus de tout son cœur. Aux grandes fêtes? Ce serait déjà mieux, mais ce n'est pas encore assez pour répondre au désir de Jésus. — Chaque mois ? ce serait bien pour un certain nombre d'entre vous, qui n'auront peut-être pas le moyen de faire davantage. — Le mieux serait chaque semaine quand vous assistez à la messe du dimanche ou à la messe des catéchismes, le jeudi... ou peut-être pourriez-vous communier à ces deux messes... N'ayez pas peur, mes enfants, de communier souvent, même chaque semaine, même deux fois par semaine. Pourvu que vous le fassiez avec le désir de plaire à Jésus et de devenir meilleurs, ce sera parfait. Comme on vous l'a dit hier, vous deviendrez meilleurs à force de faire des petits sacrifices pour corriger vos défauts et